Le défi de l'architecture moderne [dossier]

Autor(en): **Furer, René / Camenzind, Alberto / Badilatti, Marco**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Heimatschutz = Patrimoine**

Band (Jahr): **73 (1978)**

Heft 2-fr

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-174723

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le défi de l'architecture moderne

Avant-propos

Les statuts de la Ligue suisse du patrimoine national, dans l'article qui définit ses buts, disent qu'elle a plus particulièrement pour tâche «de favoriser l'aménagement harmonieux du territoire et des sites, notamment en matière de construction». Des dispositions analogues figurent dans les statuts de ses sections. Veiller sur le patrimoine ne signifie donc pas seulement conserver et protéger, mais aussi modifier, créer du neuf, contribuer à façonner le monde de demain. Et cela, de telle manière que l'homme s'y sente bien. Cela suppose une étude approfondie des problèmes du présent. Ceux-ci, dans le «Forum» de ce numéro, doivent être éclairés dans le domaine de l'architecture. Après un aperçu des tendances dominantes de la création dans l'architecture moderne, des praticiens diront comment ils conçoivent la bonne architecture. Leurs vues nous conduiront pour finir à un entretien approfondi, analyse critique de la situation actuelle et coup d'œil sur l'avenir. Les opinions exprimées ont de quoi faire réfléchir, pour la Ligue du patrimoine national autant que pour les architectes et le public.

La rédaction

Fondements de l'architecture suisse

Recherche d'un travail consciencieux

Le Heimatstil, le Moderne, le Post-moderne, le Nouvel empirisme, le Brutalisme et le Métabolisme: ce ne sont que quelques exemples du vocabulaire précieux du monde de l'architecture de notre siècle. René Furer, professeur de théorie de l'architecture à l'Ecole polytechnique de Zurich, nous expose ici quelle place revient en Suisse à ces différents courants, comment ils ont influencé la construction dans notre pays et comment, parallèlement, une architecture helvétique contemporaine absolument originale a pris son essor.

On supprime les ponts de froid (point, dans un bâtiment, où le froid pénètre de l'extérieur). C'était déjà ainsi, bien avant la crise du pétrole de l'hiver 1973/74: si une intersection sur le détail d'un plan est sujette à caution, l'architecte suisse n'est pas tellement content de lui-même ni de son travail. C'est pourquoi il préfère commencer son étude à l'échelle 1:20, ou bien il expose ces détails, par une démarche hardie et basée sur beaucoup d'expérience, déjà lors de *l'avant-projet* au 1:200. Il recherche la clarté et la solidité de tous les détails et non l'émotion ou la surprise dans l'ensemble. Il nous faut étayer cette affirmation. Située entre Glattbrugg et Waldegg, la dernière génération des hôtels zuricois en est une bonne illustration. En toute bonne volonté, personne ne peut être totalement pour ou contre. Les hôtels contemporains Regency-Hyatt qui ont, grâce à *John Portman*, joué un bon tour au Conrad Hilton y forment un contraste étonnant. Leur hall d'entrée est toujours monumental et les fusées de leurs ascenseurs constituent un élément dans l'image nocturne de la ville. En tous cas des architectes suisses pourraient bien montrer à Portman que des effets de ce genre devraient être étudiés jusqu'à la finition des détails pour être vraiment crédibles. Si une nouvelle occasion devait se présenter, nous espérons qu'il y aura une *collaboration fructueuse* pour une œuvre où interviennent des compétences à la fois au niveau de la conception d'ensemble et de celle du détail, et qui ne soit pas simplement «bâtie».

Pas seulement des esprits minutieux

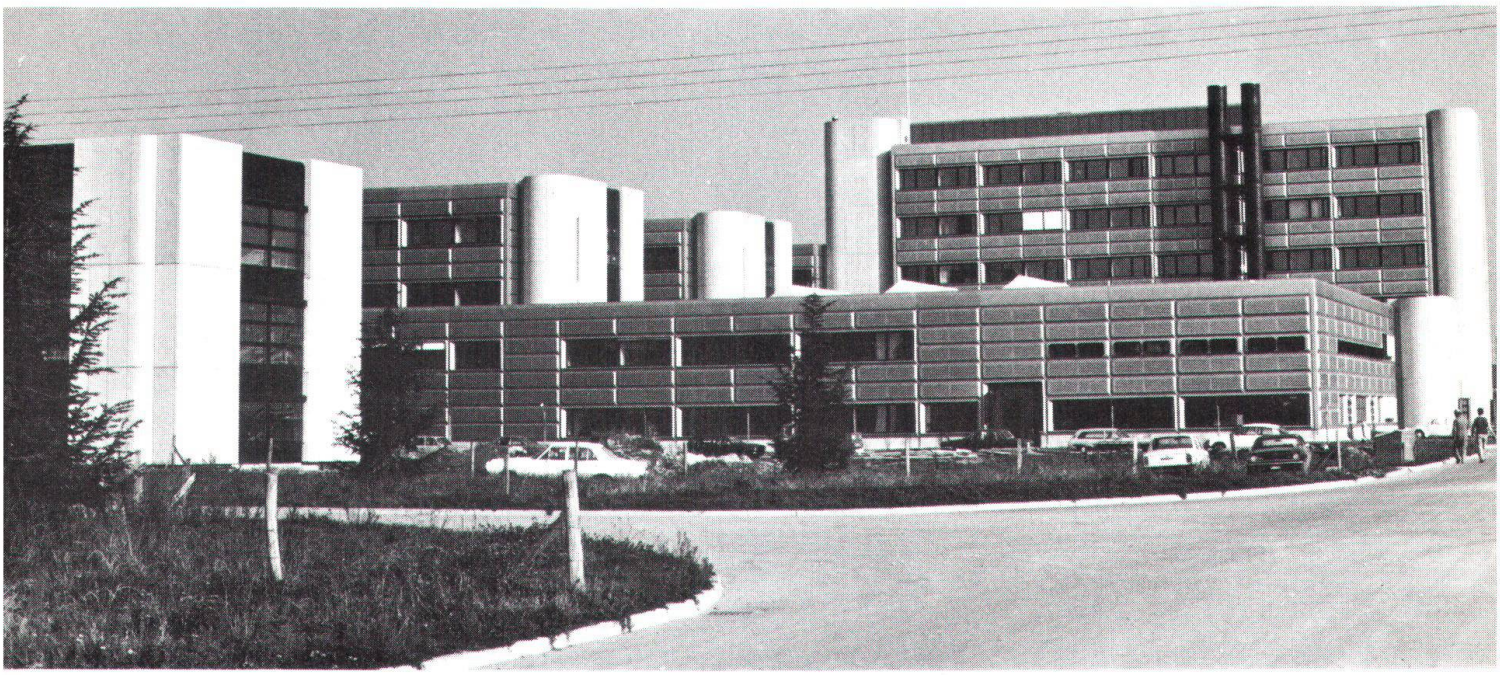
Les grands effets ne sont pas précisément la caractéristique de notre architecture. Il faut ajouter quelque chose à cette minutie qui est très certainement un peu étroite de vues. A l'opposé, il faut parler des exceptions à la règle, des quelques merles blancs: par exemple la piscine à ciel ouvert de Bellinzone (Aurelio Galfetti, 1969), le plan directeur du nouveau bâtiment de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne à *Dorigny* (Zweifel et Strickler, 1970), les systématiques *constructions en pente de Zoug* (Stucky et Meuli, 1958). A Bellinzone, en ouvrant la piscine à ciel ouvert, on a coupé le fond de la vallée, ce qui a permis de créer un cheminement surélevé au-dessus du bâtiment des vestiaires. Sur le territoire de la commune d'Ecublens, le plan de l'EPFL a constitué le début du développement des constructions, leur anticipation sur le long terme, ainsi que l'esquisse de leur traits généraux. Les constructions en pente que l'on rencontre en Suisse alémanique comptent parmi les réalisations les plus originales et les plus remarquables qui ont été créées chez nous pendant les trois décennies presque continues de haute conjoncture qui se sont écoulées depuis la Seconde Guerre mondiale.

Une caractéristique: la diversité

Bellinzone, Lausanne et Zoug: nous venons de parler de trois cas-types, dans trois parties différentes du pays. Nous trouvons là une seconde caractéristique de notre architecture: *la diversité*. La Suisse, c'est une grande diversité sur un petit territoire. C'est bien ce que ressentent toujours nos hôtes: nous sommes un petit pays au centre de l'Europe qui comprend trois régions totalement différentes et qui participe pour le moins à trois cultures bien distinctes. Les frontières naturelles du pays et les limites culturelles formées par les langues ne recoupent pas les frontières politiques; elles s'entremêlent. La forme de l'Etat fédéral tient équitablement compte de cette situation. Mais les frontières politiques représentent aussi un facteur qui agit sur le plan culturel et surtout sur l'habitat. Cela saute aux yeux à chaque frontière et on le ressent chaque fois que l'on voit des localités voisines: personne ne confondra *Chiasso* avec *Côme*, *Kreuzlingen* avec

Ci-contre: Réussites exceptionnelles de l'architecture suisse d'aujourd'hui, de haut en bas: la piscine de Bellinzone, qui sert en même temps de chemin de traverse pour les piétons (photo Furer); la nouvelle EPFL d'Ecublens (photo Oberli); le lotissement en pente de Zoug (photo Furer).

WC



Constance, Riehen avec *Lörrach*, et certainement pas le *Petit-Huningue* avec *Saint-Louis*, ni *Meyrin* avec *Saint-Genis*. Mais, au delà ces seuils, nous participons de diverses manières à la culture européenne, sans pour autant nous abandonner exclusivement à l'une de ses directions. La diversité des régions et des langues reste l'élément moteur des nombreuses forces centrifuges qui caractérisent notre culture et notre architecture.

L'architecture post-moderne

Actuellement, on s'étend largement sur les possibilités d'une *architecture post-moderne*. Ce débat, mené à Londres par Charles Jencks comme chef de file, est suivi avec passablement d'intérêt dans les milieux spécialisés. Il ne peut échapper longtemps à personne que, à travers cet intérêt marqué pour le post-moderne, on se tourne délibérément vers ce qui précède, à savoir le moderne lui-même, et que l'on s'est arrêté à cette période. En fait, ce qui vers 1925 n'était qu'un premier plan tout proche et dont il était difficile d'avoir une vue d'ensemble, reste cinquante ans plus tard un arrière-fond obligé devant lequel tout se profile nécessairement. Pour la Suisse de l'entre-deux-guerres, il faut mentionner trois bâtiments publics: l'*église de Saint-Antoine à Bâle* (Karl Moser, 1926), l'*Ecole des métiers à Berne* (Hans Brechbühler, 1937) et la *Bibliothèque cantonale de Lugano* (Carlo et Rino Tami, 1939). La proximité de Côme et de G. Terragni ne saurait être négligée dans l'œuvre des deux Tessinois, alors que là Karl Moser et Hans Brechbühler ont subi très directement une éminente et double influence française: *l'église de Raincy, près de Paris, construite en 1922 par Auguste Perret*, a fortement marqué l'église de Saint-Antoine, tandis que Hans Brechbühler gardait des souvenirs récents de l'*atelier Le Corbusier* et du Pavillon suisse de la *Cité universitaire de Paris* (1930).

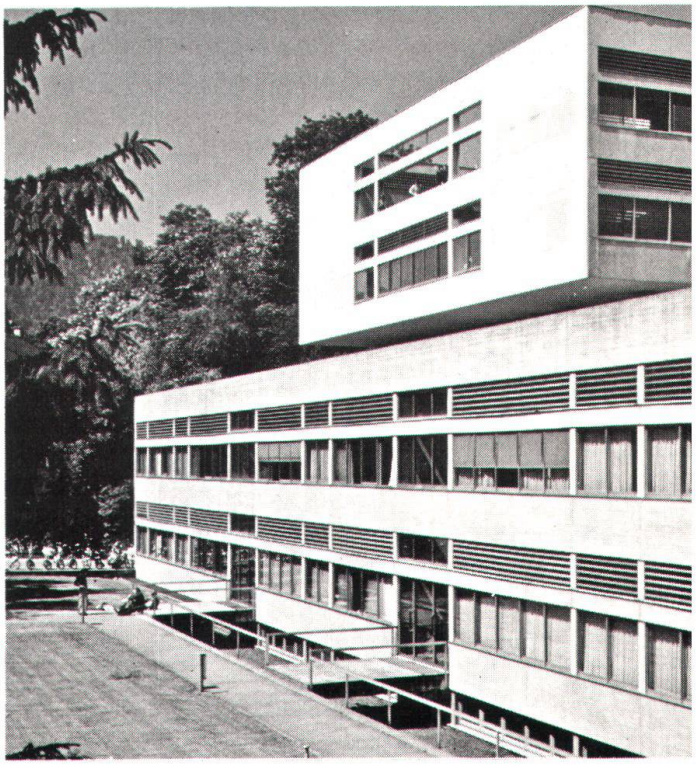
Les mouvements de réaction qui suivirent dans toute l'Europe des années trente sont connus: en Suisse, 1939 est à la fois l'année de l'Exposition nationale de Zurich et l'année de la mobilisation générale. La menace extérieure issue de la guerre contribua à rendre romantique le village de l'Expo, un peu tiré de nos rêves, bien plus important qu'on ne pouvait tout d'abord le croire; il était alors, par exemple, plus important que la nouvelle *Maison des Congrès* des bords du lac, et qui avait été également construite pour l'Exposition nationale.

Style suédois et architecture de béton brut

Lorsque, à partir de 1945, le monde devint de nouveau plus paisible et plus ouvert, deux courants différents prirent de l'importance l'un après l'autre pour l'architecture suisse; par souci de clarté, nommons-les d'abord le «style suédois» et «l'architecture de béton brut». Ce sont des Anglais, Eric de Maré (1948) et Reyner Banham (1955), qui ont décrit le «nouvel empirisme» et le «nouveau brutalisme». Si, pour une fois, nous ne nous attachons pas à toutes les causes qui influencent conjointement un style, on peut dire que ces deux courants sont issus d'une critique du moderne du point de vue de l'expression. L'empirisme cherchait à atténuer les effets; il recherchait l'intimité: «Cosiness is coming back» (Eric de Maré). Le brutalisme, en revanche, préconisa plus tard l'effet porté au paroxysme, le drame. Dans les premières œuvres d'Ernest Gisel, comme dans son œuvre tardive, nous trouvons de bons exemples de ces deux courants. A l'*école de Thayngen* (1950) et au *théâtre du Parc de Granges* (1954) succéda la controverse autour du *clocher de l'église d'Effretikon* (1959), qui aussurément marque une transition.

Après 1950, il y eut encore autre chose, soit le *retour du moderne*, qui apparaît comme une troisième force. Ce

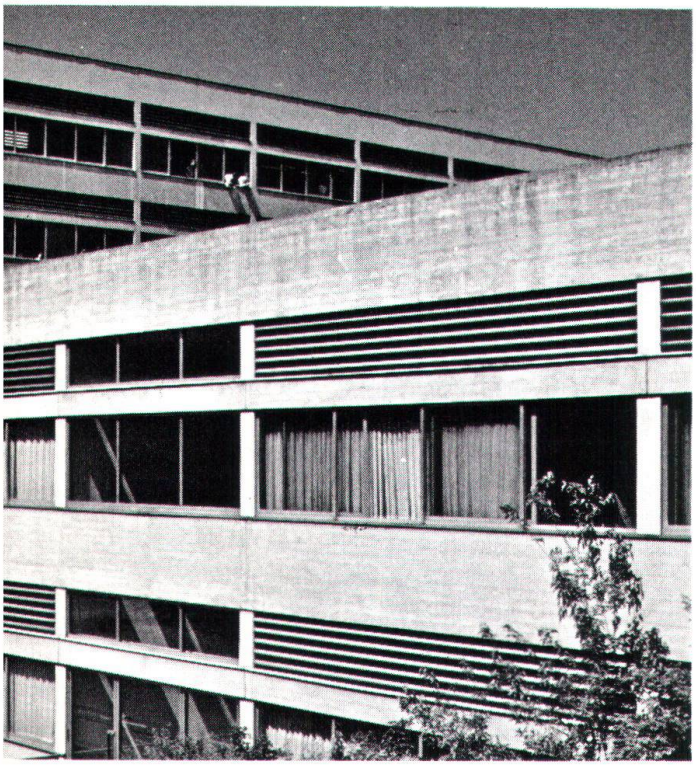
Le concours de 1954 pour l'Ecole cantonale de Freudenberg, à Zurich, avec le projet de Jacques Schader (photo Furer), a été un important événement de la seconde période moderne.



courant s'efforçait de reprendre directement et de continuer là où l'on en était resté avant l'effondrement de l'Europe survenu entre-temps. A côté d'une très vive activité du bâtiment dans la *ville de Genève*, un autre événement important de cette seconde période moderne, c'est le concours pour l'*Ecole cantonale de Freudenberg*, à Zurich (1954), avec le projet de Jacques Schader. L'effet novateur procède ici d'un grand «geste». Il provient de l'attache au sol de la construction, qui encadre le monticule d'origine et forme avec lui une large plate-forme. Les deux bâtiments scolaires séparés, le Gymnase et l'Ecole de commerce, sont posés sur ce large socle, qui comprend toutes les places et les installations communes de l'école.

Depuis 1960: nouvelles conceptions...

Au cours de cette décennie si pleine de promesses – appelons ces années celles de la course à la lune – il faut tout d'abord considérer l'histoire et l'échange des idées et des inspirations, qui couvrent toute la planète. De diverses villes du monde vinrent de nouvelles et importantes impulsions: d'abord de *Tokio* (métabolistes), de *Londres* (Archigram), de *Vienne* (Walter Pichler et Hans Hollein), de *Florence* (Superstudio). C'est en Kenzo Tange, architecte en chef de l'Exposition universelle d'Osaka, que l'on reconnaîtra la personnalité dominante de l'architecture de cette période. En Europe, les constructions olympiques de Munich et le Centre Pompidou, à Paris, sont issus de l'enthousiasme des années 1960. Il faut citer aux Etats-Unis, en premier lieu, les deux villes de *New York* (à cause de l'art) et de *Philadelphie* (du fait de la présence de Louis Kahn et Robert Venturi) comme principaux éléments. Attardons-nous un instant à Venturi: Son *Complexity and Contradiction* reste la clef d'une meilleure compréhension de notre environnement actuel, des relations historiques et des possibilités d'une architecture post-moderne. Ce petit ouvrage comprend un exposé sur la complexité et la contradiction en architecture. Il a paru en 1966 à New York. Par la suite, dans son œuvre, l'auteur a poussé la complexité culturelle très loin. Dans un projet de maison de week-end, il a même pris en considération la madonne en plâtre (ou les nains) du jardin voisin, soucieux de ne pas le faire apparaître par trop bête.



... et situations nouvelles

A côté de ces nouvelles directions, de cette rupture d'une autre vision au profit d'une nouvelle manière de voir la plupart des choses, on trouve les cas dont l'impulsion est issue d'une *difficulté*, d'un *état de choses problématique*. Heureusement, les conceptions et les situations ne se créent pas en elles-mêmes ni pour elles-mêmes; elles existent et s'établissent au contraire dans le domaine de la création, en constante interaction entre le fait de comprendre et l'action qui constituent les deux faces d'une réalité indissoluble, comme les deux faces d'une pièce de monnaie. Par deux exemples, on peut montrer le rôle d'une *prise de conscience d'un problème* comme moment décisif d'une phase d'avancement.

Les routes nationales

Il faut voir d'emblée ces travaux, et leur signification en notre temps, comme le point culminant d'une évolution qui commença avec le trafic routier motorisé. La construction des autoroutes ayant depuis lors bien progressé, tout serait rentré dans l'ordre, s'il n'y avait pas l'inévitable contre-coup du trafic sur la répartition de l'habitat. De nouvelles possibilités de locomotion appellent de nouveaux lieux d'implantation. Tandis que dans les zones montagneuses, les routes nationales créent, de par la régularité de leur tracé, un *problème de paysage* qui ne peut être résolu qu'avec précaution, tant bien que mal et à grands frais, ces routes influencent l'implantation de l'habitat futur des larges fonds des vallées et du Plateau de la vallée du Rhin jusqu'à Genève. On ne perçoit pas encore toute la portée des effets de la nouvelle géographie du trafic sur le peuplement, de même que sur nos villes. Il est probable que, jusqu'à présent, on s'en est beaucoup trop peu préoccupé.

La propriété par étage

On a créé par là un instrument destiné avant tout à faciliter l'expansion de la propriété privée dans les grandes zones de l'habitat, de concentration. La possibilité appréciable de jouir d'une copropriété est en partie responsable de ce développement discutable des constructions dans les zones de détente, et elle correspond à l'apparition des *résidences secondaires.* La copropriété est à l'origine de la création de ces maisons pluri-familiales dans les stations climatiques, qui rappellent l'aspect du chalet par leur pignon et leur imposante couverture à deux pans. Le chalet jumbo s'inscrit en faux dans le site, dans le paysage, et probablement aussi par rapport à ses copropriétaires. D'autres réflexions surgissent et des mesures supplémentaires s'imposent par là même.

Les possibilités offertes par la propriété par étage sont responsables de discutables lotissements dans les lieux de repos. Le chalet géant s'inscrit en faux dans le site, dans le paysage, et peut-être aussi par rapport à ses copropriétaires. De nouvelles normes s'imposent, pour les architectes d'aujourd'hui (photo Furer).

Temps du répit – temps de formation

Pour conclure: on a nettement l'impression de vivre actuellement, à plus d'un titre, une *période de transition, de changement.* Il se peut que, comparativement, la génération précédente se soit plus aisément comprise. Les jeunes architectes d'aujourd'hui, ceux qui sont nés vers 1945, ont été touchés dans la trentaine par la récession économique; la confiance en eux-même a été ébranlée. Il serait exagéré de prétendre qu'ils s'attendaient à cette situation et qu'ils étaient préparés à y répondre. Cela peut être un *temps de réflexion,* un temps de formation supplémentaire, plus approfondie et continue. Toutes deux, la réflexion et la formation, n'ont pas besoin de se produire sous vide, aussi longtemps que, chez nous aussi, tout n'a pas encore trouvé son ordre parfait.

Pour ce qui touche aux possibilités de formation, on ne peut éviter que le regard ne se tourne vers les hautes écoles. Cette tâche concerne également les universités populaires, ainsi que les nombreuses et diverses institutions qui se consacrent à la formation des adultes et qui leur dispensent un enseignement largement ouvert sur plusieurs disciplines. La planification de l'habitat, le logement au sens large et restreint, ne peuvent pas rester la seule affaire des spécialistes. Toute la population est concernée. Dans ce domaine, ce qu'on fera et ce qu'on négligera n'est pas indifférent. *René Furer*

L'avis des praticiens

Qu'est-ce que la bonne architecture?

Des goûts et des couleurs, dit-on, il ne faut point disputer. Idem de l'architecture moderne. Celle-ci doit cependant répondre à certaines exigences, si l'on veut qu'elle ait sa valeur. Lesquelles? C'est ce que cherchent à montrer ci-après quelques praticiens qui ont affaire avec le bâtiment.

Les thèses formulées ne reflètent que les *opinions personnelles* des personnes interrogées, et n'ont aucune prétention d'ordre scientifique. Elles ne correspondent pas forcément non plus aux conceptions de la rédaction ou des organes de la LSP, mais ont pour but de *stimuler la réflexion.*

Pas d'improvisation

Jean-Pierre Vouga, architecte, Lausanne

La bonne architecture, c'est un bon *programme* sur un bon terrain. Il ne sert à rien que le programme soit intéressant si le terrain ne lui convient pas, ni que l'emplacement soit sensationnel pour que l'œuvre soit réussie. La bonne architecture, c'est une bonne *intégration* dans le site. Il faut une correspondance entre ce qui existe et ce qu'on va y mettre ou alors que le contraste, une église par exemple, réponde à une attente. La bonne architecture, c'est un édifice ni insignifiant ni spectaculaire, ni modeste, ni imposant. Il doit avoir le volume qu'imposent les lieux. La bonne architecture *respecte* dans la dimension de ses travées, dans les proportions entre ses verticales et ses horizontales, l'*ensemble* auquel elle va désormais appartenir. La bonne architecture traduit de l'extérieur ce qu'elle dérobe à la vue. On ne doit pas se demander à quoi l'édifice est destiné. La bonne architecture est faite de matériaux lisibles, ni inutilement luxueux ni vulgaires. Qu'elle emprunte les matériaux traditionnels ou ceux d'aujourd'hui, elle doit *exprimer l'époque où elle s'édifie.* La bonne architecture est toujours construite de façon impeccable. Elle résiste à l'épreuve des intempéries. La bonne architecture ne laisse rien à l'improvisation, ni le choix d'un arbre, ni celui d'un panneau de signalisation. Le choix des couleurs est fait en relation avec les tonalités des matériaux non peints. La bonne architecture ne peut être élaborée que par un *architecte de premier plan* qui maîtrise son œuvre dès la première esquisse et ne l'abandonne pas même lorsque la dernière poignée de porte est placée.

A l'image de son temps

Carl Fingerhuth, architecte-planiste, Zurich

La bonne architecture, c'est par exemple un édifice absolument typique de notre époque et qui pour cette raison, dans cent ans, sera mis sous protection: comme témoin de la croyance au progrès, la *gare de Berne* des années soixante, ou le *terminal B* de l'aéroport de Kloten; comme témoin de l'inquiétude devant le changement de notre environnement, dans les années soixante-dix, la rénovation du théatre, ou la construction «nouvelle» de l'*hôtel Baur en ville,* à Zurich.
La bonne architecture, est-ce le bâtiment qui prend au mieux en considération les désirs de la société: le *centre communal de Geroldswil* ou la transformation de la *«Roten Fabrik» de Wollishofen?* Ou est-ce celui qui procure un sentiment esthétique à l'utilisateur, où celui-ci apprend de nouveau à voir, où il se sent chez lui, où il circule avec plaisir: dans le *Vieux-Berne* ou dans le *Centre Beaubourg* de Paris? Peut-être est-ce aussi l'édifice qui apporte les plus grands avantages économiques pour la moindre dépense: le lotissement où le rapport est le plus favorable entre le loyer et la surface habitable? Mais ne pourrait-ce être aussi celui qui s'insère le mieux dans un cadre bien ordonné, et qui prend en considération la protection du site ou du paysage: les nouveaux bâtiments du *centre villageois de Muttenz* ou le *village de vacances de Fiesch?*
La mauvaise architecture, elle, serait par exemple celle qui utilise des formes et des matériaux qui ne sont pas de notre époque, qui satisfait au prestige et non aux besoins, qui dilapide les ressources financières, qui ne tient pas compte de l'héritage culturel.

Cela se perçoit, se vit

Roger Currat, architecte, Fribourg

L'architecture, c'est ce qui fait de belles ruines, proclamait *Auguste Perret,* qui donna au béton armé ses lettres de noblesse. *Le Corbusier,* émerveillé par la découverte de la Grèce, est plus lyrique: l'architecture, c'est le jeu magnifique et savant des volumes sous la lumière. Mais foin des mots d'auteur: pour l'humble mortel, la bonne architecture, qu'est-ce que c'est? Paradoxalement, c'est souvent ce qui ne se voit pas, ce qui ne s'impose pas au regard par vaine ostentation ou par indigente médiocrité, ce qui n'agresse pas l'homme dans sa dignité, ni dans sa sensibilité.

La bonne architecture, cela se *perçoit,* cela s'appréhende avec les sens, avec le cœur, avec la raison: c'est une émotion qui satisfait l'instinct, qui avive l'intuition, qui ravit l'esprit. La bonne architecture, cela se *vit:* c'est l'heureuse mise en œuvre d'un programme cohérent, c'est l'affirmation d'une vie sociale authentique, c'est un monde bâti aux proportions harmonieuses. La bonne architecture, cela s'*entend,* aussi: «... n'as-tu pas observé, en te promenant dans cette ville, que d'entre les édifices dont elle est peuplée, les uns sont muets; les autres parlent; et d'autres enfin, qui sont les plus rares, chantent...» (P. Valéry, Eupalinos ou l'architecte). Heureux *Phèdre,* qui ne semble pas avoir connu de bâtiments qui bégaient, qui éructent, qui hurlent...
La bonne architecture, c'est l'*espace ordonné* grâce à la rencontre féconde, hélas bien rare aujourd'hui, entre un maître d'ouvrage intelligent et sensible et un maître d'œuvre de talent; c'est le signe de la permanence des cultures humaines dans l'inexorable parcours du temps...

Le fruit d'un paysage

Alberto Ponti, architecte, Bütschwil

Ma réponse s'inspirera du lieu où j'ai mes racines: le St-Moritz des années vingt et trente, la station touristique du paysage engadinois. Comme habitant, mais aussi comme taxateur communal et comme architecte, j'ai une conception qui n'est nullement théorique, mais s'apparente à une position fondamentale. Si nous partons du principe *conserver l'ancien de bonne qualité, aménager le neuf de bonne facture,* il ne s'agit pas seulement de style et de construction, mais aussi de comportement. La bonne architecture est le fruit d'un paysage, d'un climat (avec des procédés et des matériaux authentiques), même aujourd'hui. Quand un édifice continue à être vivable, c'est déjà un gros point d'acquis. Une habitation est bonne si l'on désire y rester.
La construction d'habitations – en location ou en propriété – fournit d'ailleurs bien des exemples. Pour concilier les intérêts divergents à propos d'un immeuble, un *règlement de construction* précis et bien conçu est déjà presque suffisant. Mais un élément, en plus, est de toute importance: la profonde compréhension de sa valeur esthétique et fonctionnelle. Il faut chercher la solution dans l'aménagement intérieur et non pas dans une acrobatie de façade. Mieux informés, les habitants ont à ce sujet, de nos jours, des notions bien claires. La situation économique et les nouvelles possibilités d'équipement ont multiplié les exigences. Lorsque un *plan* d'architecte tient compte de ces besoins, c'est déjà un bon point de départ en vue d'une façade bien proportionnée, d'un volume harmonieux, d'un environnement agréable. Toutes les parties doivent être ainsi aménagées pour l'utilisateur: aujourd'hui aussi, la bonne architecture, doit renoncer à l'effet, au bluff, pour tendre à la possibilité de réaliser la conception propre de l'architecte.

Développer l'imagination

Pierre Baertschi, architecte, Genève

L'architecture est un art difficile. A l'image des différents établissements humains dont elle tire sa substance et son expression, elle peut prendre divers visages. Elle peut être résidentielle, industrielle, commerciale, utopique, religieuse, carcérale... Les architectes doivent relever un *défi de nature culturelle:* inscrire un objet dans la temporalité et la spatialité d'une société. Le projet étudié à Jérusalem pour la synagogue Hurva (1968–1974) par *Louis Kahn* nous montre comment une architecture moderne peut s'insérer dans la continuité historique.
Beaucoup de nos contemporains ne perçoivent plus la *fonction symbolique* ni le contenu d'une architecture. Trop nombreuses sont les constructions où la banalisation, la norme, le standard ont pris la place de l'architecture. Pourtant, les architectes de l'entre-deux-guerres ont mené un rude combat pour plus d'*authenticité.* L'un de ces épisodes consistait à réduire à ses termes minimaux le vocabulaire figuratif (la décoration) et à asseoir l'architecture au rang d'un art plastique (le volume, l'espace, la lumière...).
Aujourd'hui, il est fréquent de voir des bâtiments où la signification culturelle a été galvaudée, la continuité historique ignorée, la poésie repoussée. Une architecture contemporaine ne peut en effet se résumer à l'expression de formes adaptées à une époque, elle doit beaucoup plus saisir le sens et la finalité de ces formes.
Penser en termes simples, développer non pas des «idées», mais avant tout l'*imagination,* tels sont les principes qui devraient guider les architectes.

Etre plus strict

Jean Gottesmann, ingénieur diplômé, Schwytz

Je n'ai pas besoin d'être architecte pour ressentir un malaise à l'égard de la construction actuelle. Nous sommes tous témoins d'une inflation de l'architecture telle qu'il n'en a jamais encore existé; elle est devenue une sorte de *produit de consommation.* On pouvait autrefois distinguer les régions d'un pays à leur architecture typique. Aujourd'hui, j'ai l'impression d'assis-

ter à un gigantesque jeu de dominos, où l'on «rappond» au petit bonheur des éléments de diverses dimensions. Dans mon travail, il s'agit souvent de bâtiments isolés, qui, en soi, peuvent être individuellement de bonne facture. Mais ce qui me déprime, c'est le cadre dans lequel ils doivent s'intégrer. Nous n'avons plus de vues d'ensemble, assurant une reposante unité. Les constructeurs de ces bâtiments disparates ne sont plus actuellement que des *producteurs*, des *techniciens*, des spécialistes du *fonctionnel*. Ce ne sont plus des aménagistes de notre cadre de vie, ils n'en ont plus le temps. L'aménagement, qui exige du temps et l'amour du détail, révèle précisément la main de l'architecte.
Aménagement, styles, formes, couleurs ne valent plus rien. Et les autorités se montrent souvent d'une tolérance à vous couper le souffle, ou favorisent même l'antipathique tendance. La protection de notre cadre de vie dépend largement aujourd'hui de critères techniques; et pourtant elle implique nombre d'*exigences plus strictes*, si nous voulons assurer aussi dans le domaine visuel un avenir à nos paysages. Ce n'est certes pas de «formes primitives» que nous avons besoin, mais nous devons utiliser et faire évoluer les valeurs existantes plutôt que de les détruire. Il nous faut une *architecture régionale*, conservant les éléments de style essentiels où la marque du XXe siècle doit être lisible. Nous sommes plus que dégoûtés de l'architecture «coca-cola».

Remédier aux contradictions

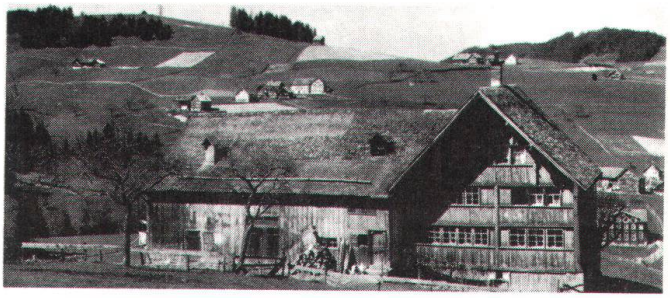
Mario Botta, architecte, Lugano

Maintenant que la «haute conjoncture» est derrière nous et que l'illusion de la «croissance illimitée», longtemps entretenue par la société de consommation, est dissipée, il vaut peut-être la peine de réfléchir sur la part que l'architecture a prise à la situation présente. Je pense que l'architecture, en tant que «*concrétisation*» *de l'histoire*, devrait jouer un rôle positif, parce qu'elle participe activement et continûment au processus de transformation de la société. De même que l'activité politique organise la vie sociale de la cité, la création architecturale contribue à modeler matériellement le visage de cette cité. De ce point de vue, il est important et urgent de définir les objectifs principaux vers lesquels doit tendre l'architecture.
La définition d'un nouvel *équilibre entre l'homme et son environnement*, et une évaluation plus rigoureuse des espaces qui incombent à l'architecture, tels sont les aspects qui doivent avoir aujourd'hui la priorité. Nous pouvons ainsi observer comment certaines visées de la recherche architectonique se sont modifiées au cours des dernières décennies: la confrontation avec les problèmes de répartition, de fonction et de technique a marqué l'activité du «*mouvement moderniste*», et doit maintenant faire place à un travail de recherche qui permette d'interpréter les besoins et les exigences de notre temps. La «bonne architecture» doit dès lors être celle qui parviendra le mieux à pallier les contradictions qui résultent de l'insécurité actuelle; qui parviendra le mieux à comprendre et interpréter les valeurs historiques et restées vivantes de notre patrimoine culturel; et qui – d'une façon générale – réussira, sans formules magiques ni recettes techniques, à établir un nouvel équilibre entre l'homme et son environnement.

Au service de l'homme

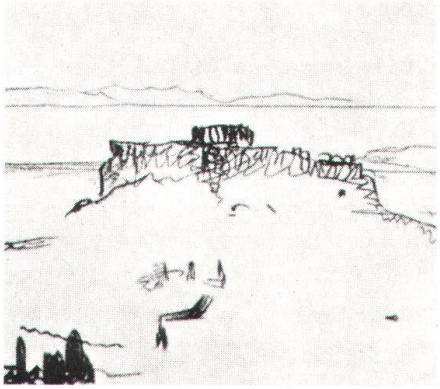
Fritz Brunner, président de la commune de Muttenz

La bonne architecture répond aux *besoins de l'homme*. Nombre de nos problèmes communautaires seraient plus faciles à maîtriser si nos familles disposaient d'habitations faites pour l'homme. Telles sont les maisons qui permettent à leurs habitants de *vivre en communauté* tout en ayant la possibilité de s'isoler. Plus l'individu est relié à la communauté, plus l'élément humain est renforcé. Un groupe de maisons familiales devient l'espace où *s'épanouit le voisinage*, où les familles ne font pas que dormir, mais peuvent véritablement vivre. Quiconque habite dans un cadre malsain finit à la longue par être atteint dans sa santé, et quiconque est déjà malade a d'autant plus besoin d'un entourage sain.
En tant que président d'une commune qui s'est rapidement développée, je sais aussi très bien que si la solution idéale a beaucoup de valeur, la contrainte des faits ne permet pas toujours de la réaliser. L'architecte, lui non plus, ne peut pas toujours réaliser ses idées et ses conceptions. Son client entend défendre *ses* intérêts. La propriété du sol, les hypothèques et le rendement jouent très souvent le rôle décisif.
L'architecture devrait être conçue comme un *art*, qui crée avant tout de l'espace pour les hommes. La relation étroite entre architecture et besoins humains détermine le lien inséparable de la construction et de la société à laquelle elle est destinée. Toute planification est au centre du conflit entre politique d'expansion et protection des sites, et il faut l'aide de la Commune pour que d'heureuses solutions puissent être réalisées. A Muttenz, on a fait de bonnes expériences avec une active *politique du sol* et une *pratique souple des autorisations*. Dans les grands lotissements aussi, on est parvenu à obtenir – en même temps qu'une architecture harmonieuse – une amélioration des rapports humains.



Les limites bien marquées d'un village tessinois du val Bedretto (ci-contre); les besoins agricoles déterminent l'occupation des espaces dans le paysage appenzellois (ci-dessus).

Au centre et à gauche: Grâce à l'aspect que leur donnent des proportions et des matériaux traditionnels, les bâtiments s'intègrent dans le paysage. A droite: création d'un paysage nouveau, par la tonalité que confère une ordonnance supérieure (l'Acropole).



Ci-dessous, à gauche et à droite: Des prescriptions, telles que des lois sur les constructions par exemple, ne sont pas encore la garantie d'un cadre où il fasse bon vivre (photos ETH, Zurich).

L'harmonie dans la construction moderne

«Le Heimatschutz devrait montrer la voie!»

«J'attends de la Ligue du patrimoine national (LSP) qu'elle combatte au premier rang pour une architecture moderne de qualité, et qu'elle rappelle sans cesse aux économistes et aux hommes politiques leurs hautes responsabilités, en matière de construction, à l'égard de la communauté. Si la LSP parvient à se vouer activement à ces problèmes actuels, le passé s'y insérera de lui-même. Mais si elle ne fait que regretter le passé, elle se dérobera à la tâche qui est de guider l'évolution de notre société et de préparer son avenir.»

Ces paroles n'émanent pas plus d'un «progressiste» que d'un membre du Heimatschutz («Ce mot ne me plaît guère; il a quelque chose de défensif et de résigné!»). C'est *Alberto Camenzind* qui les prononce. Professeur d'architecture à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich, âgé de 63 ans, il s'est surtout fait connaître du grand public comme architecte en chef de l'Exposition nationale de Lausanne en 1964. Au cours d'un entretien avec la rédaction de cette revue, il a exprimé ses idées sur le thème: «L'harmonie dans la construction est-elle aujoud'hui une utopie?» Nous les résumons ci-après.

Premier principe: la maîtrise du territoire

LSP: *L'article des statuts qui définit les buts de la Ligue prévoit en particulier qu'elle se donne pour tâche de favoriser l'aménagement harmonieux du territoire et des sites, notamment en matière de construction. Que faut-il entendre, en architecture, par «aménagement harmonieux»?*

Camenzind: On ne saurait donner une définition valable pour tous les cas. Une fabrique, par exemple, que l'on construit dans une région campagnarde, ne s'harmonisera vraisemblablement pas, du seul point de vue formel, avec son environnement. Mais cela ne veut pas dire qu'elle est impossible. Elle peut déterminer un nouvel environnement, celui de notre âge industriel. Il est pourtant essentiel qu'elle crée une nouvelle harmonie *avec* ce qui préexiste. Pour y parvenir, il y a des voies diverses, à choisir de cas en cas: la subordination, l'adaptation, la nécessité de s'imposer; le choix ne dépend pas de l'objet seul, mais de son cadre, largement conçu. En d'autres termes, les lois de l'harmonie, à respecter rigoureusement à tel endroit, pourraient n'être pas valables ailleurs. Nos paysages, y compris les villes et les villages, sont marqués par l'homme. Sous son influence, ils ont sans cesse changé au cours des âges, et ils changeront encore, conformément à l'*évolution de la société.* C'est pourquoi les heurts entre les civilisations successives ne peuvent être évités, et ne vont pas sans blessures. Mieux l'homme arrive à relier une civilisation avec l'autre, mieux règne l'harmonie dans le paysage naturel et construit. Il nous faut donc insérer en quelque sorte dans la dynamique de la vie ce qui est préexistant et ce qui est nouveau.

Quelle est à cette fin la principale condition à remplir?

Il faut en premier lieu maîtriser les espaces. Nous devons apprendre à «lire» un paysage, si nous voulons l'aménager correctement. Car chaque contrée a son visage à elle, son histoire, et se différencie d'une autre; elle doit donc être «interprétée» par l'architecte en fonction de son essence propre. Cela implique que l'on ne «meuble» pas nos paysages au petit bonheur, mais que l'on sache les *composer,* dans toutes les règles, en tenant compte d'un cadre donné qui a la priorité. Il peut être essentiel, pour l'ensemble d'un site, qu'un bloc locatif, par exemple, soit placé parallèlement à une rive plutôt que perpendiculairement. A ce propos, il faut insister sur une chose très importante. La position des bâtiments, aujourd'hui, ne peut être déterminée par une ordonnance souhaitable des espaces; elle dépend essentiellement des hasards d'un ordre (ou désordre?) différent et invisible: les limites des parcelles à bâtir. Ce sont elles, malheureusement, qui déterminent la situation de chaque bâtiment, et la façon dont on «meuble» les espaces. Cela signifie que – contrairement à ce que l'on croit si souvent – ce n'est pas seulement la *forme* des bâtiments qui concourt à l'harmonie d'un site: l'*aménagement du territoire* est à mon sens beaucoup plus important.

Mais ce sont précisément les structures existantes, en ce domaine, qui engendrent sans cesse pour nous des conflits!

Partout, dans les grands espaces, une *claire délimitation* joue un rôle énorme, qu'il s'agisse de la silhouette d'une montagne, de la rive d'un lac, d'une lisière de forêt, de l'enceinte des cités médiévales, d'un village engadinois ou tessinois. Naguère, la ville et la campagne étaient nettement séparées. Aujourd'hui les limites deviennent absolument confuses. Les maisons et les petites agglomérations prolifèrent dans le pay-

sage, dans une complète irresponsabilité, et attentent à l'unité des espaces. La *théorie de l'habitation dispersée*, telle qu'elle s'est propagée, a eu à cet égard des effets catastrophiques. L'habitat dispersé remplit une certaine fonction et peut se justifier dans une région agricole comme celle d'Appenzell. Mais si nous utilisons cette méthode pour la construction de maisons où doivent vivre des hommes qui n'ont absolument rien à voir avec la culture du sol, c'est contre nature. Notre patrimoine s'abâtardit. C'est ainsi que des bâtiments citadins surgissent dans la campagne, et des bâtiments rustiques dans la ville.

Chercher les «racines» du paysage

Voyez-vous une issue?

Nous devrions mieux analyser la *typologie* de nos paysages et de nos localités, mieux étudier leur histoire, leurs racines. Cela nous permettrait de mieux les comprendre, et nous pourrions tirer des connaissances acquises des *valeurs indicatives* pour l'aménagement futur d'un territoire déterminé, valeurs indicatives qui ne doivent cependant pas conduire à copier ce qui existe, ou à transférer sans façon une culture dans une autre; elles doivent bien plutôt permettre, à partir d'une claire *prise de conscience historique*, de développer ce qui existe et de s'en servir pour créer du nouveau.

Il y a cependant l'aménagement du territoire...

L'incompréhension pour les questions d'aménagement est considérable, ainsi que le montrent l'actuelle conception urbaine officielle et la planification. Elles sont le résultat d'une scientifique addition de chiffres. On rassemble des spécialistes de toute espèce, ceux du trafic, des zones vertes, des travaux publics, du bâtiment, etc. – tous gens très compétents dans leur spécialité. Et que font-ils? Ils divisent le problème d'ensemble, l'espace à maîtriser et à ordonner, en *petits fragments*, pour pouvoir mieux les analyser et les étudier. Résultat: un puzzle de solutions partielles et isolées les unes des autres. Leur somme fait une addition, mais pas un tout! Les buts particuliers ont supplanté, dans notre civilisation, le concept doctrinal qui montre la voie.

La raison plutôt que la gloriole

Nos architectes ne sont-ils pas grandement responsables de la situation?

Pourquoi leur faire un procès? C'est plutôt à la société qu'il faut nous en prendre. Les mêmes gens qui condamnent l'architecture moderne roulent voiture, s'approvisionnent dans les supermarchés, avalent des repas à prix fixe, s'habillent avec de la confection industrielle, partent en vacances en avion. Mais ils exigent de l'architecte qu'il pense et agisse autrement, comme si cela correspondait à l'esprit de son temps. Ce qui est construit de nos jours reflète ni plus ni moins que la *mentalité de notre société.*

Entendez-vous par là libérer les architectes de toute responsabilité dans la fâcheuse évolution de la construction?

Non! De grosses erreurs ont été et continuent d'être commises. Trop d'architectes se laissent aveugler par l'attrait de la «*nouveauté*» et inclinent à la surestimer. On veut être original à tout prix, construire de l'inédit, se faire valoir. Et cela sans se demander si cette nouveauté est bonne et légitime. On s'empresse de qualifier de *génial* quiconque a une idée percutante. La prétendue nouveauté est devenue une valeur en soi. Il en va d'ailleurs de même dans le domaine des beaux-arts; que n'y voit-on pas qualifier de chefs-d'œuvre! (Un instant de silence.) La raison devrait avoir plus de poids, la raison.

Construire derechef avec mesure

Quand une œuvre architecturale est-elle raisonnable?

Quand elle est construite conformément à son but et que celui-ci est reconnaissable aussi extérieurement. Les édifices qui n'ont aucun rapport avec leur destina-

Trop d'architectes se laissent éblouir par l'attrait du «neuf» et veulent à tout prix faire preuve d'originalité (photo ETH, Zurich).

tion, et dont celle-ci est inintelligible, je les tiens pour des *œuvres manquées.* Exemples caractéristiques: les nombreuses églises surgies ici et là, qui pourraient être n'importe quoi et ne représentent rien. C'est incroyable, tout ce qu'on fait avaler aux croyants! Et cela est d'autant plus déplorable que l'architecture sacrée, précisément, n'a évolué que petit à petit durant le dernier millénaire. Notre siècle menace de tout chambarder d'un coup.

... et se réfugie, par compensation, dans la nostalgie du passé. A quoi attribuez-vous ce penchant très répandu pour ce qui est ancien?

A l'*insécurité.* Notre société est extrêmement incertaine. Elle a peur d'elle-même, peur de l'avenir, peur des réalisations nouvelles. Quoi, dès lors, de plus facile que de se tourner vers un passé supposé plus sain? Notre époque supertechnique – cela ne fait pas de doute – a quelque chose d'inhumain. La société de personnes s'est transformée en une société de *masse.* Et l'homme ne s'y sent pas à l'aise.

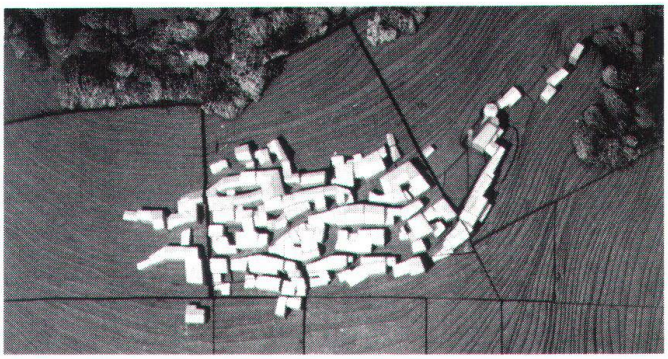
Pensez-vous que l'architecture actuelle puisse contribuer à l'humanisation de notre culture?

Indiscutablement, mais à condition qu'on lui permette de fournir cette contribution. Je suis convaincu qu'il y aurait déjà beaucoup à gagner, par exemple, dans le seul domaine des *proportions* architecturales. Nous devrions à nouveau nous efforcer de construire plus serré et plus bas. Nos localités en deviendraient plus sympathiques et correspondraient mieux au besoin qu'a l'homme d'intimité, de bien-être, de sentiment du «chez soi», que les plus grandioses maisons-tours et autres machines à habiter. Pour moi, il n'y a rien qui ne sépare plus les hommes que les maisons où ils s'entassent les uns sur les autres.

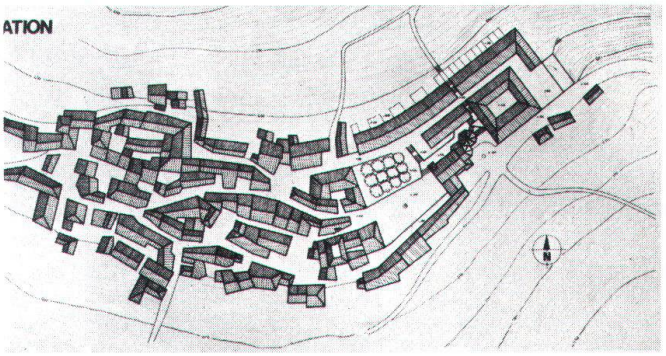
L'argent et les règlements: des freins

Et pourtant on en construit. Quelle en est la vraie raison?

C'est tout d'abord une *question de place,* découlant de l'absurdité de l'habitat dispersé face à la densité de la population. En second lieu, le bâtiment dépend très peu de ses utilisateurs, et en pratique presque uniquement des *maîtres de l'ouvrage:* qui paie commande, et qui commande veut des rendements sûrs et immédiats, qui laissent peu de place au «risque culturel». Sur ce plan-là, l'obstination à se conformer aux modèles existants joue un grand rôle; qui veut s'essayer à développer de nouveaux types d'habitation? Les pouvoirs publics, qui ne cessent de réunir en une seule personne le plus important maître de l'ouvrage et le plus grand pécheur en matière de construction, pourraient au contraire montrer la voie, en pleine conscience d'un rôle culturel qui devient aujourd'hui toujours



Il nous faut rapprendre à «lire» les sites et paysages pour pouvoir les interpréter correctement, comme dans cet exemple d'un travail d'étudiant où il s'agissait de l'extension d'un village. Ci-dessus: état actuel; ci-dessous: projet (photo ETH, Zurich).



plus important. Une troisième raison, ce sont les obstacles de plus en plus grands qui limitent la marge de manœuvre des architectes: *les lois et les règlements sur la construction.* Ils ont pris une telle ampleur qu'une nouveauté ne peut être réalisée qu'à de très strictes conditions. Cela étouffe l'énergie créatrice, cela engendre l'uniformisation. Pourquoi? Parce que tout règlement repose sur des expériences passées, et ne prend pas l'avenir en considération. A l'Expo 64, j'ai pu travailler en dehors de toute contrainte légale, j'ai pu développer une ordonnance pleinement nouvelle de la construction. Et cela a réussi. Avec une forêt de paragraphes, cela serait certainement allé de travers.

La LSP elle-même réclame souvent des prescriptions plus rigoureuses. Iriez-vous jusqu'à dire que le renforcement des mesures légales porterait préjudice à la qualité de la construction plutôt que de la favoriser?

Pour le travail créateur, la *liberté* est la condition numéro un. Si elle est par trop brimée, le germe de la créativité meurt, la recherche de meilleures solutions se perd dans le sable. Vouloir tout mettre en paragraphes est une malédiction de notre époque. C'est là aussi, à mon sens, une manifestation de crainte, d'insécurité. On ne fait pas confiance aux hommes, et par conséquent on les attache; on canalise, on ordonne, on prescrit. Au lieu de punir ceux qui mésusent de la liberté, nous restreignons la liberté parce que certains pourraient en abuser. N'est-ce pas un paradoxe et une déplorable confusion?

Il nous faut plus que des techniciens

Mais la liberté implique la compétence professionnelle et un niveau moral élevé, pour qu'on n'en abuse pas. Les architectes en sont-ils tous pourvus?

Nos institutions d'enseignement offrent la garantie que l'étudiant est pourvu du bagage nécessaire à l'accomplissement de sa tâche. Un homme du métier, ayant du *sens moral et une culture,* n'abusera pas de la liberté, mais saura la limiter en respectant celle d'autrui, en respectant ce qui existe, par exemple. Je reconnais, en revanche, que dans les programmes de formation de nos écoles professionnelles, ce qui relève de l'*humanisme* le cède nettement à l'aspect technique. On ne peut presque plus affirmer aujourd'hui sans faire sourire que l'architecture exige non seulement de l'intelligence, mais en même temps de la sensibilité. Elle est un *art* et pas seulement une technique. Méconnaître cette vérité revient à manquer tout simplement du sens de ses responsabilités envers les jeunes générations, envers la société et envers le pays. Notre époque a besoin d'hommes qui soient mieux que des techniciens formés en vue d'un processus de production!

Propos recueillis par Marco Badilatti

De haut en bas: Situation de la maison paysanne à Lens avant et après le déplacement (photos Schüle).